

La côte d'Afrique orientale et son rôle dans le commerce maritime

Abdul M.H. Sheriff

Une des caractéristiques remarquables de la géographie historique de la côte d'Afrique orientale a été sa relative accessibilité, non seulement depuis l'intérieur des terres, mais aussi par voie maritime. L'accessibilité depuis l'intérieur a été une considération vitale pour l'étude des mouvements de population vers la frange côtière et a aidé à expliquer la complexité ethnique et culturelle de celle-ci. La mer, d'un autre côté, a été une avenue de contacts et d'interaction avec le monde. Un des thèmes dominants de l'histoire de la côte d'Afrique orientale au cours des deux derniers millénaires a donc été non pas l'isolement, mais l'interpénétration de deux courants culturels pour constituer un amalgame nouveau, la civilisation côtière swahili. Le véhicule de ce processus fut le commerce, qui facilita l'assimilation de la côte d'Afrique orientale dans le système économique international, avec les conséquences qui en découlent.

La rareté des sources historiques, cependant, rend difficile la reconstitution de l'histoire de la côte d'Afrique orientale avant le VII^e siècle de notre ère. Toutes les sources dont nous disposons, documentaires ou numismatiques, sont des produits du commerce international, et nous avons peu de données permettant de reconstituer l'histoire de la côte avant l'établissement de contacts internationaux. Les sources gréco-romaines anciennes contiennent seulement des références indirectes à la côte orientale d'Afrique, mais elles sont souvent précieuses. Strabon (-58/+21?), qui a assisté à la phase d'expansion romaine sous Auguste, non seulement nous donne un témoignage contemporain et parfois oculaire sur le commerce de la région de la mer Rouge et de l'océan Indien, mais il incorpore également des fragments d'ouvrages géographiques

antérieurs qui sont maintenant complètement perdus¹. Pline (+23/+79), décrit l'Empire romain à son apogée et il est extrêmement précieux pour sa description de la navigation et du commerce dans l'océan Indien, et de la vie de luxe et de la décadence de la Rome impériale².

La source la plus importante relative à l'océan Indien durant cette période et la première relation directe, quoique sommaire, concernant la côte d'Afrique orientale est le *Périple de la mer Erythrée*³. Écrit apparemment par un agent commercial grec inconnu, basé en Egypte, le *Périple* est essentiellement un témoignage oculaire. Sa datation a été longtemps un sujet de controverses. De nombreux savants, dont Schoff et Miller, ont soutenu qu'il semble être la description d'un commerce romain encore prospère dans l'océan Indien à l'apogée de l'Empire romain, approximativement contemporain de la description de Pline durant la seconde moitié du I^{er} siècle de notre ère⁴. J. Pirenne, en revanche, est le seul à suggérer une date du début du III^e siècle de notre ère⁵. Un groupe intermédiaire est apparu qui propose une date du début du second siècle de notre ère. Mathew estime que, si le *Périple* est plus ancien que la *Géographie* de Ptolémée, les passages relatifs à l'Afrique orientale dans cette *Géographie* ne furent pas écrits au milieu du II^e siècle de notre ère comme le reste de l'ouvrage, mais furent ajoutés plus tard. Comme il sera montré plus loin, il n'y a pas de raison d'accepter l'affirmation de Mathew, et nous sommes donc obligés de conclure que le *Périple* ne peut pas être postérieur à la fin du I^{er} siècle de notre ère⁶.

La *Géographie* de Ptolémée, qui a été écrite vers 156 de notre ère, dénote une augmentation considérable de la connaissance de l'océan Indien en général, et de l'Afrique orientale en particulier. Mathew a suggéré que la *Géographie* a été ultérieurement remaniée et « qu'il semble plus sûr de traiter la section relative à l'Afrique orientale comme représentant la somme des connaissances acquises dans le monde méditerranéen à la fin du IV^e siècle de notre ère »⁷. Cependant, Ptolémée reconnaît tout à fait explicitement qu'il

1. STRABON, éd. 1960-1970; E.H. BUNBURY, 1959, pp. 209-213.

2. PLINE, éd. 1938-63; E.H. BUNBURY, *op. cit.*, pp. 371-372.

3. Traductions anglaises par M. VINCENT, 1809; J.W. McCRINDLE, 1879; W.H. SCHOFF, 1912, dont la traduction a généralement été utilisée; J.I. MILLER, 1969. Plus récemment: J. PIRENNE, 1970 (b); et aussi le chapitre 16 de ce volume. Mer Erythrée était le terme employé par les géographes gréco-romains pour désigner l'océan Indien, au moins depuis l'époque d'Hérodote au V^e siècle avant notre ère. Voir W.H. SCHOFF, tr., 1912, *op. cit.*, pp. 50-1; E.H. BUNBURY, 1959, *op. cit.*, vol. I, pp. 219-21. Voir aussi J. PIRENNE, *op. cit.*, 1970.

4. W.H. SCHOFF, 1912, *op. cit.*, pp. 8-15, a suggéré vers l'an 60 de notre ère mais a ensuite proposé 70-89. Voir W.H. SCHOFF, pour ce qui est de la date du *Périple*, 1917, pp. 827-30. E.H. WARMINGTON, 1928, p. 52 (60 de notre ère). M.H. WHEELER, 1954, p. 127 (troisième quart du I^{er} siècle de notre ère); M.P. CHARLESWORTH, 1951, p. 148 (50-65 de notre ère); J.I. MILLER, *op. cit.*, 1969, pp. 16-18 (79-84 de notre ère).

5. Citée dans G. MATHEW, in R.I. ROTBERG et N. CHITTICK, 1974. Voir aussi J. PIRENNE, 1970, *op. cit.*

6. G. MATHEW, in R. OLIVER et G. MATHEW, *op. cit.*, 1974, *passim*. Contre cette opinion: J. Pirenne, *op. cit.*, 1970.

7. G. MATHEW, *op. cit.*, 1963, p. 96.

doit les informations relatives à l'Afrique orientale à Marinus de Tyr qui était indiscutablement son contemporain⁸.

La source documentaire finale pour la période est la *Topographie chrétienne* de Cosmas Indicopleustes composée pendant la première moitié du VI^e siècle de notre ère. Elle appartient de toute évidence à une époque où l'Empire romain et le commerce romain dans l'océan Indien étaient déjà entrés dans une période de déclin rapide. Elle est particulièrement utile pour les informations qu'elle donne sur l'Éthiopie, sur la suprématie des Perses dans l'océan Indien malgré l'ignorance qu'elle montre en ce qui concerne la côte d'Afrique orientale au sud du cap Gardafui⁹.

Malheureusement, nous manquons encore de témoignages archéologiques solides sur la côte d'Afrique orientale pendant cette période pour confirmer et compléter les sources documentaires dont nous disposons. Nous avons un certain nombre de collections de pièces de monnaie qui ont été connues au cours des soixante-quinze dernières années. Il convient, cependant, de souligner qu'aucune de ces collections n'a été découverte dans des sites archéologiques connus ou fouillés et les circonstances de leur découverte ont, malheureusement, été mal enregistrées. Nous pouvons, au mieux, dire que le témoignage numismatique ne contredit pas les sources documentaires dont nous disposons et il est précieux comme indice du rythme du commerce international le long de la côte d'Afrique orientale.

La trouvaille la plus ancienne consistait en six pièces trouvées à Kimoni, au nord de Tanga, « dans un monticule "sous" des arbres vieux d'environ 200 ans », et qui avaient apparemment été enfouies il y a longtemps. La trouvaille couvrait une longue période entre le III^e et le XII^e siècle de notre ère. Ce trésor ne pouvait donc pas avoir été enfoui avant cette dernière date, mais nous n'avons pas la certitude que les pièces les plus anciennes furent apportées en Afrique orientale durant les temps pré-islamiques¹⁰. La seconde trouvaille consistait en une seule pièce d'argent de Ptolémée Soter (-116/-108) qui fut offerte à la vente à Dar es-Salam en 1901 par un marchand des rues africain à un commerçant allemand, et qui peut provenir d'un point quelconque de la côte¹¹.

Un certain nombre de collections de provenance inconnue furent découvertes au musée de Zanzibar en 1955. La première, placée dans une enveloppe marquée Ctesiphon (capitale des empires Parthe et Sassanide près de Bagdad), consistait en cinq pièces perses dont les dates allaient du I^{er} au III^e siècle de notre ère. D'après Freeman-Grenville, « le type spécial de poussière » qui est typique de Zanzibar adhérait encore sur ces pièces lorsqu'il les examina et il eut la certitude qu'elles avaient été découvertes quelque part à Zanzibar. Les deux autres groupes de pièces étaient également couvertes du même type de poussière et ont probablement été découvertes à Zanzibar ou

8. C. PTOLÉMÉE, E.L. STEVENSON, tr., 1932, sections 1.9 et 11.17. Les passages intéressants sont reproduits dans J.W.T. ALLEN, 1949, pp.53-55. E.H. BUNBURY, 1959, op. cit., pp.519-20, 547, 610-11.

9. J.W. McGRINDLE, tr., 1897.

10. N. CHITTICK, 1966, pp.156-7. Ces pièces peuvent même n'avoir été ensevelies qu'au XVI^e siècle.

11. G.S.P. FREEMAN-GRENVILLE, 1962 (a), p. 22.

Pemba. Elles couvraient une période plus étendue, du II^e siècle avant notre ère au XIV^e siècle de notre ère, ce qui suggère qu'elles ne constituaient pas des trésors mais des collections de trouvailles faites au hasard¹².

Les deux autres trouvailles qui restent posent des problèmes semblables d'interprétation. Haywood a affirmé avoir trouvé en 1913 à Bur Gao (Port Dunford) une importante collection de pièces et un récipient en forme d'amphore grecque. Le récipient fut cassé dans un orage et, malheureusement, il en jeta les morceaux. Les pièces restèrent vingt ans sans être publiées et ne furent même pas mentionnées dans le compte rendu de sa visite publié en 1927. La collection semble pouvoir être divisée en deux parties distinctes. La première, qui semble constituer le noyau de la collection, consiste en soixante-quinze pièces de l'Égypte ptolémaïque, de la Rome impériale et de Byzance, couvrant la période entre le III^e siècle avant notre ère et la première moitié du IV^e siècle de notre ère. La seconde partie consiste en treize pièces de l'Égypte mamelouke et ottomane datant du XIII^e siècle et des siècles suivants. Lors de la visite rapide du site par Wheeler et Mathew en 1955, et par Chittick en 1968, il ne fut rien trouvé en surface qui puisse être attribué à une date antérieure au XV^e siècle, mais aucune fouille archéologique n'a encore été effectuée. Chittick soutient que si ces pièces constituaient un trésor, elles ne peuvent pas avoir été déposées avant le XVI^e siècle. Wheeler, en revanche, suggère que « la signification de la découverte n'est pas nécessairement viciée » par l'addition des pièces égyptiennes postérieures¹³. Ces pièces peuvent avoir été ajoutées à la collection pendant le long intervalle qui s'écoula avant qu'elles ne passent aux mains du numismate. Le noyau de la collection aurait ainsi pu être déposé à un moment donné postérieur à la première moitié du IV^e siècle.

La dernière collection est réputée avoir été exhumée à Dimbani, dans le sud de Zanzibar, par un vieux fermier, Idi Usi, maintenant mort, et les pièces passèrent aux mains d'un collectionneur amateur. Il n'a été procédé qu'à une identification provisoire des pièces. Le noyau semble consister en 29 pièces romaines et une pièce parthe datant du I^{er} au IV^e siècle de notre ère. La collection comprend également une pièce chinoise de la fin du XII^e siècle, et quelques pièces islamiques, européennes et même de l'Afrique coloniale, plus récentes et allant jusqu'à la fin du XIX^e siècle¹⁴. Comme dans le cas de la collection Haywood, il est possible de suggérer que les pièces plus récentes ont été ajoutées ultérieurement au plus anciennes.

Telles sont donc les maigres sources dont nous disposons pour reconstruire l'histoire de la côte d'Afrique orientale avant le VII^e siècle. La reconstruction que nous allons tenter ne sera pas timide mais ne pourra être que conjecturale à maints égards, tant que les travaux archéologiques sur la côte n'auront pas enregistré quelques progrès pour cette période ancienne.

12. G.S.P. FREEMAN-GRENVILLE, *op. cit.*, 1962 (a), p. 23.

13. G.S.P. FREEMAN-GRENVILLE, 1962 (a), *op. cit.*; N. CHITTICK, 1969, pp. 24-130; M.H. WHEELER, 1954, *op. cit.*, p. 114.

14. L'actuel propriétaire de la collection désire demeurer anonyme, mais je lui suis reconnaissant de m'avoir néanmoins permis d'examiner les pièces. Identification conjecturale par Mrs S. UNWIN, dans une lettre datée 23.8.72.

Le facteur continental

La région côtière d'Afrique orientale constitue une région géographique bien distincte, bordée à l'ouest par une bande de brousse mal arrosée appelée la *nyika*. Elle s'étend très près de la frange côtière au Kenya et s'étend plus à l'intérieur en Tanzanie où elle est également plus coupée par les bassins des rivières Ruana, Rufiji et Pangani, et par la bordure est des montagnes. Les mouvements de population suivirent donc, probablement, des corridors où l'environnement était plus favorable, autour ou à travers la *nyika*, comme celui qui existe le long de la Tana au Kenya, de la Pangani et de la chaîne de montagnes avoisinante au nord-est de la Tanzanie.

Le plus ancien témoignage relatif à la population de la côte d'Afrique orientale nous vient du *Périple* qui décrit les habitants de la côte comme une population «de très haute stature»¹⁵. Oliver suggère qu'ils étaient des Couchites, comparables aux agriculteurs de l'Age supérieur de la pierre qui habitèrent les hautes terres du Kenya à partir de -1000, et qui étaient de grande taille suivant les témoignages archéologiques dont nous disposons. La présence des objets de fer parmi les importations suggère que les peuples côtiers ne connaissaient pas encore le travail du fer. Il existe près de la côte et dans les corridors mentionnés ci-dessus plusieurs poches de langue couchite, comme les peuples Sanye près de Tana, et les Mbugu à Usambara, qui peuvent être des vestiges de cette ancienne population côtière¹⁶.

Le témoignage de l'archéologie indique une infiltration rapide dans l'hinterland côtier de populations connaissant l'utilisation du fer, probablement de langue bantou, pendant les premiers siècles de notre ère. Il est bien possible que, venant du sud, elles aient remonté la frange côtière et occupé les régions de South Pare et Kwale en arrière de Monbasa. Elles semblent avoir ensuite, vers le milieu du premier millénaire, remonté la côte jusqu'à Barawa, et le corridor de la Pangani jusqu'à North Pare et jusqu'à la région du Kilimandjaro. Au cours de leur expansion, elles assimilèrent probablement les populations de la frange côtière qui les avaient précédées¹⁷.

Il est difficile de tirer des témoignages dont nous disposons un tableau satisfaisant de l'économie et de la société côtières avant l'établissement des liaisons commerciales internationales. Ces populations peuvent avoir été des agriculteurs comme l'étaient peut-être les Couchites de l'Age récent de la pierre à l'intérieur. Il ressort clairement du *Périple* que la pêche jouait un rôle important dans l'économie et ce document donne une description très précise de nasses d'osier qui sont encore communes sur la côte. Cependant, la population semble avoir été essentiellement côtière. Elle possédait des canots creusés dans des troncs et de petits «bateaux de bois cousus», mais n'avait apparemment pas de bourres de haute mer. A une époque aussi tardive que

15. *Périple*, par. 16.

16. R. OLIVER, 1966, p. 368. J.E.G. SUTTON, 1966, p. 42. Le *Périple* ne fournit aucun témoignage d'immigration indonésienne sur la côte et le témoignage musicologique de A.M. JONES n'a pas été généralement accepté. A.M. JONES, 1969, pp. 131-190.

17. R. SOPER, 1967 (a), pp. 3, 16, 24, 33-34; N. CHITTICK, 1969, *op. cit.*, p. 122; K. ODNER, 1971c 1971, pp. 107, 145.

le XII^e siècle de notre ère, al-Idrisi indique que « les Zanj n'ont aucun navire pour se déplacer, mais utilisent ceux d'Oman et d'autres pays »¹⁸. Malheureusement, nous ne possédons aucun témoignage relatif à leur organisation socio-politique durant cette période, car si le *Périple* mentionne l'existence de chefs dans chacune des villes-marchés, le commerce international peut avoir été un facteur crucial de l'apparition des chefs aussi bien que des villes-marchés¹⁹. Il apparaît ainsi que la population de la côte d'Afrique orientale avant rétablissement de liens commerciaux internationaux était d'un niveau assez bas de développement technologique et aussi, probablement, socio-politique. Ainsi, lorsque s'établirent des relations commerciales internationales, l'initiative appartient aux marins venant des rivages septentrionaux de l'océan Indien, avec toutes les conséquences qui résultent de cette situation.

Le facteur océanique

Son accessibilité depuis la terre a fait de la côte orientale d'Afrique, historiquement, une partie intégrante du continent et son accessibilité depuis la mer en a fait le sujet d'une longue histoire de contact commercial, d'influence culturelle et de mouvements de population en provenance des rivages de l'océan Indien. Il est nécessaire, pour étudier cette histoire, d'examiner à la fois les possibilités et les occasions de communication interrégionale. Kirk définit, en termes très généraux, trois environnements géographiques autour de l'océan Indien: la « forêt » du sud-ouest qui couvre les côtes du Kenya, de la Tanzanie, du Mozambique et Madagascar; la région intermédiaire désertique allant de la Corne somali au bassin de l'Indus et la « forêt » du sud-est allant de l'Inde à l'Indonésie²⁰. Le potentiel d'échanges entre les deux régions de « forêt » est très petit, bien qu'il puisse être augmenté si nous considérons les marchandises de luxe ou les produits manufacturés dont la provenance est plus localisée par suite de circonstances naturelles ou historiques. Le potentiel d'échanges entre le « désert » et les deux « forêts » est beaucoup plus important car, outre les échanges de marchandises de luxe et de produits manufacturés, le « désert » éprouve souvent une pénurie sérieuse de produits alimentaires et de bois qu'il peut se procurer dans la région de la « forêt ». De plus, la région du « désert » occupe une position stratégique intermédiaire entre les régions de « forêt » et entre celles-ci et le monde méditerranéen. L'histoire de l'océan Indien occidental jusqu'au VII^e siècle est donc, dans une grande mesure, celle de l'interaction suivant deux directions distinctes, entre l'Afrique orientale et le Moyen-Orient et entre celui-ci et l'Inde, ainsi que celle du rôle d'intermédiaire joué par le Moyen-Orient entre l'océan Indien et la Méditerranée.

Une telle interaction fut rendue possible par le développement d'une technologie maritime appropriée et la maîtrise des vents et des courants de

18. *Périple*, par. 15, 16; G.F. HOURANI, 1963, pp.91-93; G.S.P. FREEMAN-GRENVILLE, éd., 1962 (b) p. 19.

19. *Périple*, par 16.

20. W. KIRK, 1962, pp. 265-6.

l'océan Indien. La plus importante caractéristique géographique de l'océan Indien est le renversement saisonnier des vents de mousson. Pendant l'hiver boréal, la mousson du nord-est souffle de manière continue et se fait sentir jusqu'à Zanzibar, mais son intensité décroît vers le sud et elle est rarement régulière au-delà du cap Delgado. Ce système de circulation est renforcé par le courant équatorial qui, après avoir frappé la côte de Somalie, coule vers le sud et facilite ainsi le voyage des boutres à partir de la côte d'Arabie. Les boutres arabes peuvent quitter leurs ports d'attache fin novembre, mais la majorité part au début de janvier, quand la mousson est bien établie, et mettent vingt-cinq à trente jours pour effectuer le voyage. En mars, la mousson commence à tomber et l'Afrique orientale se trouvant à la bordure du système, elle tombe plus tôt dans le sud. En avril, le vent a tourné pour devenir la mousson de sud-ouest. Le courant équatorial frappe alors la côte près du cap Delgado et se partage entre un fort courant dirigé vers le nord qui facilite le voyage vers le nord et un courant dirigé vers le sud qui gêne la sortie du canal du Mozambique. C'est la saison du départ des boutres d'Afrique orientale, mais il existe une interruption pendant la période de mi-mai à mi-août pendant laquelle le temps est trop fort pour la navigation dans l'océan Indien. Les boutres partent donc avec l'établissement de la mousson en avril si les transactions commerciales ont pu être terminées en temps utile, ou avec la « queue » de la mousson en août qui devient de plus en plus nécessaire avec l'allongement du voyage vers le sud de Zanzibar. Il est clair qu'au début de l'ère chrétienne les marins de l'océan Indien étaient déjà familiarisés avec l'utilisation de ces vents²¹. Ils avaient également surmonté le problème technique de la construction de navires assez grands dans une région qui manque de fer en ayant recours à la « couture » des planches entre elles au moyen de fibres végétales²².

L'extension spatiale d'un système de mousson régulière et le niveau de l'organisation commerciale en Afrique orientale aident ainsi à définir la zone normale d'activité des boutres qui utilisaient le système des moussons. Avec une organisation commerciale relativement simple comportant des échanges directs entre les boutres étrangers et les villes-marchés, ce qui semble avoir été le cas avant le VII^e siècle, les boutres venus du nord ne descendaient vraisemblablement pas beaucoup plus au sud que Zanzibar. Il faut attendre la période médiévale pour que s'établisse à Kilwa un entrepôt élaboré en vue d'une meilleure exploitation des côtes du sud.

Développement du commerce dans l'océan Indien occidental

Les témoignages historiques les plus anciens relatifs à l'océan Indien occidental suggèrent que, contrairement à ce qu'indiquent habituellement les manuels, il n'existait aucune relation commerciale, directe ou autre, entre

21. W. KIRK, 1962, *op. cit.*, pp. 263-5; B.A. DATOO, 1970 (a), pp. 1-10; D.N. MCMASTER, 1966, pp. 13-24; B. DATOO et A.M.H. SHERIFF, 1971, p. 102.

22. G.F. HOURANI, 1963, p. 4-6

l'Afrique orientale et l'Inde avant le VII^e siècle de notre ère. Même le commerce entre l'Inde et le Moyen-Orient à l'époque du *Périple* semble avoir été limité à quelques produits de luxe²³. Nous avons l'impression que, mis à part l'or et quelques autres marchandises précieuses, l'Inde se suffisait en grande partie à elle-même, particulièrement pour ce qui est des matières premières de la « forêt » qu'aurait pu fournir l'Afrique orientale. Au contraire, l'Inde semble avoir été un actif exportateur d'ivoire à cette époque, ce qui retarde probablement l'exploitation des ressources en ivoire de l'Afrique.

Cette exploitation paraît avoir été stimulée par l'intense rivalité entre les Etats grecs successeurs d'Alexandre. Le contrôle étroit exercé par les Séleucides sur les routes terrestres vers l'Inde poussa les Ptolémées à rechercher ailleurs une ouverture. Leur besoin immédiat était de se procurer des éléphants de guerre, mais les Ptolémées voulaient également briser le monopole des Séleucides sur l'approvisionnement de la Méditerranée en ivoire de l'Inde. Ils se tournèrent donc vers l'exploitation de la côte africaine de la mer Rouge et établirent une série de postes de chasse à l'éléphant jusqu'à l'entrée de la mer Rouge. La politique des Ptolémées eut pour résultat une énorme expansion du commerce de l'ivoire²⁴.

La perte de la Syrie sous Ptolémée V (-204/-181) et l'accroissement en Italie de la demande de produits d'Arabie et des Indes, à une époque où l'hinterland immédiat de la côte de la mer Rouge était apparemment vidé de son ivoire, força l'Egypte à se retourner vers la route maritime du sud pour maintenir un certain contact commercial avec l'Inde. Vers la fin du second siècle avant notre ère, Socotra était habité par des commerçants étrangers qui comptaient parmi eux des Crétois et Eudoxe profita d'un pilote indien naufragé pour effectuer le premier voyage direct vers l'Inde. Le commerce indien continua à se développer suffisamment pour que soient nommés des fonctionnaires « responsables des mers Rouge et Indienne » entre -110 et -51²⁵. Cependant, l'initiative d'Eudoxe ne semble pas avoir été répétée de manière régulière. Strabon laisse entendre que la faute en revient à la faiblesse et à l'anarchie qui régnaient sous les derniers Ptolémées, « lorsque moins de vingt navires osaient traverser le golfe Arabique (la mer Rouge) assez loin pour jeter un œil hors des détroits »²⁶.

Le commerce de l'Egypte avec l'Inde était à cette époque en grande partie indirect et passait par l'intermédiaire des entrepôts du sud-ouest de l'Arabie. Nous lisons dans le *Périple* à propos d'Aden: « Dans les premiers temps de la cité, quand on n'effectuait pas encore le voyage de l'Inde à l'Egypte, et quand ils n'osaient pas faire le voyage de l'Egypte aux ports

23. H. M. WHEELER, 1966, p. 67; G.F. HOURANI, 1963, op. cit., p. 309; A.L. BASHAM, 1959, p. 230; *Périple*, par. 49, 56, 62.

24. M.F. TOZER, 1964, pp. 146-7; STRABON, vol. VII, pp. 319, 331; PLINE, vol. II, pp. 465-469; G.F. HOURANI, op. cit., pp. 19-20; W. W. TARN et G.T. GRIFFITH, 1966, pp. 245-6; H.G. RAWLINSON, 1926, pp. 90-92.

25. STRABON, vol. I, pp. 377-9; DIODORE DE SICILE, tr. par C.H. OLDFATHER, 1961, pp. 213-5; *Périple*, par. 30; W.W. TARN et G.T. GRIFFITH, op. cit., 1966, pp. 247-8; H.G. RAWLINSON, op. cit., 1966, pp. 94-96. E.H. BUNBURY, op. cit., I, 649 et II, 74-78; E.H. WARMINGTON, 1963, pp. 61-2; G.F. HOURANI, p. 94.

26. STRABON, VIII, p. 53.

de l'autre côté de l'océan et venaient tous se rencontrer dans ce lieu, elle recevait des marchandises en provenance des deux pays »²⁷.

L'Arabie du Sud-Ouest occupait donc une position clef d'intermédiaire et s'attribuait une part du profit commercial qui devint proverbiale²⁸. Les Sabéens furent supplantés vers -115 par les Himyarites qui en vinrent progressivement à centraliser le commerce d'entrepôt au port de Muza qui était sous l'autorité de l'Etat dépendant de Maafir²⁹.

Les habitants de l'Arabie du Sud-Ouest semblent également avoir contrôlé l'autre branche du commerce qui descendait vers la côte d'Afrique orientale. Il a déjà été suggéré que l'un des moteurs de l'expansion commerciale des Ptolémées le long de la mer Rouge était l'accroissement de la demande de marchandises de luxe en provenance de l'Orient, comme l'ivoire. Il est donc possible que les Arabes aient à cette époque étendu leurs activités commerciales vers la côte d'Afrique orientale pour répondre à cette demande d'ivoire. Il est significatif que vers la fin du second siècle avant notre ère, lorsque Eudoxe fut apparemment jeté par la mousson de nord-est sur la côte d'Afrique quelque part au sud du cap Gardafui, il put obtenir un pilote, probablement un Arabe, qui le ramena à la mer Rouge³⁰. Ces liens commerciaux précédèrent sans aucun doute l'établissement de toute domination formelle des Arabes sur la côte d'Afrique orientale, que le *Périple*, dans la seconde moitié du 1^{er} siècle avant notre ère, décrit comme « ancienne »³¹. En l'absence de témoignage archéologique, il est difficile de déterminer exactement la date d'établissement de ces liaisons commerciales et leur extension vers le sud. A ce jour, une seule pièce d'argent des Ptolémées datant de la fin du second siècle avant notre ère a été, suppose-t-on, trouvée dans le voisinage de Dar es-Salam, tandis que les vingt-deux pièces ptolémaïques de la collection Haywood ne peuvent pas avoir été déposées avant le IV^e siècle de notre ère au plus tôt³².

Dans l'état actuel de nos connaissances, nous pouvons peut-être faire remonter l'expansion commerciale arabe en Afrique orientale aussi loin que le second siècle avant notre ère. Miller, cependant, soutient que l'Afrique orientale constituait un lien vital dans le commerce du cinnamome entre l'Asie orientale, habitat naturel du cinnamome, et la côte septentrionale de la Somalie où les Gréco-Romains et aussi les Egyptiens obtenaient cette épice dès le second millénaire de notre ère. En se fondant sur la référence de Pline au transport du cinnamome « sur de vastes mers au moyen de radeaux », Miller postule des voyages transocéaniques par des Indonésiens vers Madagascar et la côte d'Afrique orientale, suivis par des transports côtiers ou terrestres jusqu'aux ports

27. *Périple*, par. 26.

28. STRABON, vol. VII et I, 143-5; voir aussi DIODORE, vol. II, 231; PLINE, vol. II, 459. La richesse des Arabes du Sud ne provenait pas entièrement du commerce, car ils ont également créé un système d'irrigation perfectionné. G. W. VAN BEEK, décembre 1969, p. 43.

29. *Périple*, par. 21-26. W.H. SCHOFF, 1912, *op. cit.*, pp.30-32, 106-9. *Encyclopaedia Britannica*, II^e éd., New York, 1911, vol. 2, p. 264 et vol. 3, pp.955-7; E.H. WARMINGTON, 1928, *op. cit.*, p. 11.

30. STRABON, I, 377-9.

31. *Périple*, par. 16; B.A. DATOO, 1970 (b), p. 73, adopte une date postérieure basée sur une datation postérieure du *Périple*. G. MATHEW, 1963, *op. cit.*, p. 98, suggère le III^e siècle avant notre ère mais se fonde sur la collection Haywood dont la signification historique est douteuse. Voir p. 598 ci-dessus.

32. Voir p. 598 ci-dessus

somali³³. Il est possible que la migration des Indonésiens vers Madagascar ait pris cette forme, mais il est admis actuellement qu'elle eut lieu au cours du premier millénaire de notre ère. De plus, rien ne permet d'établir un rapport entre cette migration et la route commerciale décrite par Pline, qui semble clairement suivre la côte septentrionale de l'océan Indien et se terminer au port d'Ocilia au sud de l'Arabie³⁴. Par conséquent, rien n'appuie le circuit compliqué du cinnamome avancé par Miller, ni une aussi longue ancienneté des liens commerciaux de l'Afrique orientale avec les terres au-delà de l'océan Indien.

L'expansion du commerce sous les Romains

L'établissement de l'Empire romain sous Auguste eut pour conséquence une énorme augmentation de la demande de marchandises en provenance de l'Orient dans le monde méditerranéen. Un grand nombre d'économies séparées, à la fois à l'intérieur de l'Empire et au-delà, se trouvèrent progressivement intégrées en un vaste système de commerce international dans lequel les producteurs de matières premières et de marchandises de luxe se trouvaient engagés dans des relations d'échange avec les consommateurs situés au centre de l'Empire. Ce système élargit ainsi le marché et permit le transfert de richesses vers le centre de l'Empire³⁵. La concentration de la richesse dans les mains de la classe guerrière dominante qui avait abandonné le commerce et l'industrie à des populations assujetties eut pour seul résultat un assaut effréné d'extravagances. Pline se plaint: «L'estimation la plus modeste indique que les Indes, la Chine et la péninsule (d'Arabie) tirent de notre Empire 100 millions de sesterces par an — c'est ce que nous coûtent notre luxe et nos femmes.»³⁶

L'expansion du marché sous Auguste amena une politique plus agressive dans la mer Rouge en vue de briser le monopole des Arabes dans le commerce oriental. Les Romains cherchèrent à établir une route maritime directe avec l'Inde et à contrôler l'extrémité sud de la route de l'encens au moyen d'une expédition dirigée par Gallus en 24 avant notre ère. Bien que cette expédition ait été un échec, le commerce romain parvint à se développer rapidement, en partie probablement parce que la route maritime directe put concurrencer très efficacement la route arabe. Strabon apprit vers 26-24 avant notre ère que «pas moins de cent vingt navires partaient de Myos Hormos vers l'Inde alors que, précédemment, sous les Ptolémées, très rares étaient ceux qui osaient entreprendre le voyage pour effectuer le trafic des marchandises indiennes»³⁷. Il est raisonnable de supposer qu'un trafic annuel aussi important impliquait une utilisation régulière de la mousson pour effectuer

33. J.I. MILLER, 1969, *op. cit.*, pp.42-3, 53-7, 153-72. Le professeur N. CHITTICK, consulté par le Comité, exprime des réserves sur l'existence de ce commerce de cinnamome.

34. B.A. DATOO, 1970 (b), *op. cit.*, p. 71; PLINE, XII, 87-8.

35. F. ORTEIL, 1952, pp.382-391.

36. PLINE, Vol. IV, p. 63.

37. STRABON. vol. I, 453-5; VII, 353-63.

un voyage plus direct de l'entrée de la mer Rouge au nord de l'Inde. Au cours des soixante-quinze années qui suivirent, une meilleure connaissance du tracé de la côte occidentale de l'Inde permit aux navigateurs romains de couper à travers la mer d'Arabie vers la côte de Malabar, la source du poivre, principale richesse de l'Inde³⁸.

Malgré l'entrée des Romains dans le commerce de l'océan Indien, le *Périple* lui-même donne le tableau d'un commerce encore très vivant entre les mains des Indiens et des Arabes. Les Indiens faisaient un commerce actif dans le golfe Persique et la mer Rouge, mais n'allaient apparemment pas au sud du cap Gardafui. Ils exportaient du poivre de la côte de Malabar, de l'ivoire du nord-ouest, du sud et de l'est de l'Inde, et de grandes quantités de tissus de coton pour le marché romain; du fer et de l'acier pour les ports au nord de la Somalie et de l'Éthiopie. En retour, ils prenaient divers métaux, des tissus «de qualité inférieure», du vin et «une grande quantité de pièces de monnaie»³⁹. Les Arabes, d'un autre côté, en dehors de l'exportation de l'encens et de la myrrhe, étaient les intermédiaires les plus importants dans le commerce entre l'océan Indien et la Méditerranée. Alors qu'ils partageaient le commerce de l'Inde avec les Indiens et, de plus en plus, avec les Romains, ils semblent avoir bénéficié d'un monopole virtuel dans le commerce avec la côte orientale d'Afrique. Ce monopole est corroboré par l'ignorance des Romains en ce qui concerne la côte africaine au sud du cap Gardafui avant le *Périple*. De plus, si ce dernier document est indiscutablement un témoignage oculaire sur une portion mal déterminée de la côte d'Afrique orientale, les quatre paragraphes seulement qui sont consacrés à celle-ci semblent indiquer que cette région se trouvait encore à l'extérieur des limites des activités normales des Gréco-Romains⁴⁰.

L'intégration de la côte d'Afrique orientale dans le système économique romain

Quel qu'ait été le niveau des activités commerciales arabes le long de la côte d'Afrique orientale durant la période pré-romaine, il est presque certain que l'unification économique et l'opulence de l'Empire romain leur donnèrent une impulsion nouvelle. La demande d'ivoire augmenta de manière énorme, non seulement pour la fabrication de statues et de peignes, mais aussi pour celle de tables, de sièges, de cages à oiseaux, de chars et même d'une écurie d'ivoire pour le cheval impérial⁴¹. Au premier siècle de notre ère, l'ivoire venait seulement de régions situées très loin à l'intérieur sur le Nil supérieur, d'où il était amené à Adoulis. L'importation d'ivoire de la côte orientale d'Afrique prit plus d'importance, bien qu'il ait été considéré

38. PLINE, Vol. II, pp.415-419.

39. *Périple*, par. 6, 14, 36, 49, 56, 62. J.I. MILLER, 1969, *op. cit.*, pp. 136-7.

40. STRABON, Vol. VII, p. 333; *Périple*, par. 15-18.

41. E.H. WARMINGTON, 1928, *op. cit.*, p. 163.

de qualité inférieure⁴². La région se trouva ainsi encore plus intégrée dans le système de commerce international centré sur la Méditerranée, par l'intermédiaire de l'Etat de Himyar au sud-ouest de l'Arabie. Le *Périple* indique que chacune des villes-marchés de la côte d'Afrique orientale possédait son propre chef, mais que Himyar exerçait sa suzeraineté par l'intermédiaire de son « dépendant » de Muza qui, à son tour, l'affermait aux gens de Muza. Ces derniers « envoyaient là-bas de grands vaisseaux et utilisaient des capitaines et des agents arabes, qui sont familiers avec les indigènes et se marient avec eux, connaissent toute la côte et comprennent la langue »⁴³. L'assimilation de la côte orientale d'Afrique ne se produisait donc pas seulement au niveau du commerce, mais impliquait une domination politique et une pénétration sociale. Cette dernière peut ainsi avoir amorcé le processus de création d'une classe de population côtière métissée et orientée vers la navigation et le commerce, qui servait d'agent local du système commercial international.

L'Azania⁴⁴, nom donné par les Romains à la côte orientale d'Afrique au sud de Ras Hafun, n'était probablement pas unifiée sur le plan économique. Elle consistait plutôt en une série de villes-marchés, possédant chacune leur propre chef, dépendant de leur propre hinterland restreint pour les marchandises qu'elles exportaient et visitées directement par les boutres qui naviguaient avec la mousson. Le *Périple* mentionne un certain nombre de lieux comme Sarapion, probablement quelques milles au nord de Merca, Nikon, probablement Bur Gao (Port Dunford) et les îles Myraléennes, qui ont été identifiées comme étant l'archipel de Lamu. Les navires pouvaient y mouiller mais il n'y a encore aucune mention d'activités commerciales. Au sud de l'archipel de Lamu, la tendance est nettement différente, comme le *Périple* le décrit de manière si précise. Deux jours de mer plus loin se trouvait l'île de Menouthias, « à environ 300 stades du continent (environ 55 kilomètres), basse et boisée »⁴⁵. Pemba est la première île importante que les navigateurs venus du nord puissent rencontrer et probablement la seule qui puisse être atteinte en deux jours de mer depuis Lamu. De plus, Pemba est en fait à 50 kilomètres du continent contre 36 kilomètres dans le cas de Zanzibar. Menouthias, cependant, n'était pas un port commercialement important. Il fournissait de l'écaille de tortue qui était la plus recherchée après celle en provenance de l'Inde, mais la seule activité économique de l'île que décrit le *Périple* est la pêche⁴⁶.

42. *Périple*, par. 4, 17.

43. *Ibid.*, par. 16.

44. Le terme apparaît pour la première fois dans PLINE, VI, 172, où il semble se référer vaguement à la mer qui est à l'extérieur de la mer Rouge. Dans le *Périple*, par. 15, 16 et 18 et dans C. PTOLÉMÉE, I, 17, 121, le terme se réfère spécifiquement à la côte orientale d'Afrique. Il a été suggéré qu'il s'agit d'une corruption de *Zanj* qui a été plus tard utilisée par les géographes arabes et qui apparaît dans C. PTOLÉMÉE et COSMAS sous la forme *Zingisa* et *Zingion* respectivement. G. FREEMAN-GRENVILLE, 1968. Voir aussi W.H. SCHOFF, p. 92. Je n'ai pas pris en considération les ports du golfe d'Aden qui constituaient une région économique séparée dont les principales activités économiques comprenaient l'exportation de l'encens et de la myrrhe et la réexportation du cinnamome du Sud-Ouest asiatique qui ne constituaient pas une caractéristique du commerce de la côte au sud de Ras Hafun. Voir B.A. DATOO, 1970 (b), p. 71-2, *op. cit.*

45. *Périple*, par. 15; B.A. DATOO, *op. cit.*, 1790 (b), p. 68; G. MATHEW, *op. cit.*, 1963, p. 95.

46. *Périple*, par. 15.

La seule ville-marché sur la côte au sud de Ras Hafun que mentionne le *Périple* est Rhapta. Suivant ce document, cet emporium se trouvait à deux jours de mer de Menouthias, et Ptolémée indique qu'il se trouvait sur une rivière du même nom « non loin de la mer »⁴⁷. Baxter et Allan soutiennent que si le voyage de deux jours commence à l'extrémité nord de Pemba et se termine à une rivière à quelque distance de la mer, la localisation la plus probable de Rhapta devrait être quelque part sur la rivière Pangani qui avait autrefois une embouchure au nord. Datoo soutient qu'en raison des conditions de navigation, Rhapta se trouvait probablement entre Pangani et Dar es-Salam⁴⁸. Rhapta était probablement gouvernée par un chef local qui était sous la domination générale de l'Etat du sud-ouest de l'Arabie. Cependant, le *Périple* donne l'impression que cette domination n'était pas plus qu'un monopole sur le commerce effectué par les capitaines arabes et les agents de Muza. La plus importante fonction économique du port était l'importation « d'une grande quantité d'ivoire », de défenses de rhinocéros, d'écaillage de grande qualité et d'un peu d'huile de coco. Ces marchandises étaient échangées contre des articles de fer, particulièrement « des lances fabriquées à Muza spécialement pour ce trafic », des hachettes, des poignards et des poisons, divers articles de verre, et « un peu de vin et de froment, non pas pour le commerce mais pour se concilier les bonnes grâces des sauvages »⁴⁹.

Le long de la côte de Somalie était apparu un nouvel emporium appelé Essina, et Sarapion et Nikon (Toniki) sont maintenant décrits comme, respectivement, un port et un emporium. Mais le développement le plus spectaculaire s'était produit à Rhapta qui est décrite comme « une métropole » ce qui, suivant l'usage ptolémaïque, désigne la capitale d'un Etat et il n'est plus fait aucune référence à la domination arabe. Bien qu'il s'agisse d'une preuve négative, il est très vraisemblable que la croissance du commerce avait permis à Rhapta d'acquérir suffisamment de richesse et de puissance pour abolir la domination arabe et établir un Etat politiquement indépendant. Cette croissance du commerce fut probablement rendue possible par l'extension de l'hinterland de Rhapta à l'époque de Ptolémée. Celui-ci situait à l'ouest de Rhapta, non seulement les montagnes de la Lune souvent citées, mais aussi le mont Maste près des sources de la rivière, sur laquelle se trouvait Rhapta, et les monts Pylae quelque part au nord-ouest⁵⁰. Les informations au sujet de ces montagnes doivent être parvenues aux navigateurs gréco-romains par l'intermédiaire d'Africains ou d'Arabes locaux et semblent indiquer certaines formes de contact commercial avec l'intérieur depuis Rhapta. Le corridor le plus évident à travers les étendues sauvages de la *nyika* depuis la moitié nord de la côte de Tanzanie, et l'hinterland le plus naturel pour tout port important dans cette région, est constitué par la vallée de la Pangani et la chaîne de montagnes allant de Usumbura et Upare aux cimes enneigées du

47. *Périple*, par. 16; C. PTOLÉMÉE, I, 17, cité dans J.W.T. ALLEN, *op. cit.*, 1949, p. 55.

48. H.C. BAXTER, 1944, p. 17; J.W.T ALLEN, 1949, *op. cit.*, pp.55-59; B.A. DATOO, 1970 (b), *op. cit.*, pp. 68-69.

49. *Périple*, par. 16, 17.

50. C. PTOLÉMÉE, I, 17, 121; IV, 7, 31; E.H. WARMINGTON, 1963, *op. cit.*, pp. 66-8.

Kilimandjaro où, en fait, prend naissance la Pangani. Des fouilles récentes dans les Pare Hills ont livré à Gonja des coquillages marins et des perles de coquillage qui suggèrent des liens commerciaux avec la côte, mais les témoignages dont nous disposons actuellement ne peuvent pas être datés d'avant environ 500 de notre ère⁵¹. Toutes ces considérations plaideraient en faveur d'une localisation de Rhapta près de Pangani⁵². Le commerce semble également s'être étendu le long de la côte vers le sud jusqu'au cap Delgado. Alors que, pour l'auteur du *Périples*, Rhapta était à l'extrémité du monde connu, Ptolémée cite un navigateur grec à propos de l'étendue qui va aussi loin au sud que le cap Prason à l'extrémité d'une vaste baie peu profonde, probablement la côte concave de la Tanzanie méridionale autour de laquelle vivaient des « sauvages mangeurs d'hommes »⁵³.

Ainsi, au milieu du II^e siècle de notre ère, une grande partie de la côte d'Afrique orientale, et au moins une portion du corridor de la Pangani, avaient été incorporées dans le système du commerce international. L'élan qui avait poussé la frontière commerciale dans les eaux d'Afrique orientale commença à s'affaiblir avec l'entrée de l'Empire romain dans une longue période de déclin, au III^e siècle. Les richesses de la classe dominante furent dissipées par la décentralisation économique de l'Empire et les confiscations des Empereurs, la classe de consommateurs urbains commença à dépérir et la classe moyenne bourgeoise fut appauvrie, ce qui eut pour conséquence une contraction considérable du marché spécialement en ce qui concerne les articles de luxe et un retour à une économie féodale de subsistance. Un déplacement du commerce international se produisit, au détriment des épices, des pierres précieuses, de l'ivoire, au profit du coton et des produits industriels. Le commerce direct peut avoir cessé entièrement, comme le suggère une coupure marquée dans le témoignage numismatique, mais une brève renaissance se produisit à la fin du III^e siècle et au commencement du IV^e siècle avec la consolidation politique de l'Empire. Le témoignage numismatique dont nous disposons pour l'Afrique orientale n'est pas satisfaisant, mais il semble indiquer une fluctuation similaire. La collection Haywood, déjà mentionnée, comprenait six pièces de la Rome impériale allant jusqu'au milieu du II^e siècle de notre ère; la collection reprend de la fin du III^e siècle au IV^e siècle et comporte soixante-dix-neuf pièces. La collection de Dimbani semble ne comporter qu'une seule pièce du I^{er} siècle et le reste de ces pièces romaines identifiées semble appartenir au III^e et au IV^e siècle de notre ère⁵⁴.

Quelles furent les conséquences de l'assimilation de l'Afrique orientale dans ce système commercial? A son apogée, il peut avoir stimulé la croissance économique par la fourniture d'objets de fer (bien que la plupart sem-

51. SOPER, pp. 24, 27. Communication personnelle datée du 13.10.1972.

52. Tous les auteurs ne sont pas d'accord sur cette localisation, loin de là. Aucune ruine ancienne n'a été repérée, à ce jour, près de Pangani. On a parfois proposé d'identifier Rhapta avec un site disparu de l'estuaire de la rivière Rufiji.

53. *Périples*, par. 16. 18. C. PTOLÉMÉE, 1, 9, 1-3, I, 17, 121.

54. F. ORTEIL, 1956, pp. 250, 266-7, 273-5, 279; M.P. CHARLESWORTH, 1926, pp. 61, 71. Pour les témoignages numismatiques en Afrique orientale, voir p. 597-598 ci-dessus.

blent avoir été des instruments de guerre), et peut-être par la connaissance de la métallurgie qui aurait été d'une importance essentielle pour l'histoire de l'Afrique orientale⁵⁵. D'autre part, la demande d'ivoire, de défenses de rhinocéros et d'écailles de tortue a valorisé des ressources qui, probablement, avaient localement peu de valeur et a ainsi augmenté les sources de richesse des habitants de l'Afrique orientale, tandis que la référence à l'exportation d'huile de coco suggère à la fois l'introduction de cette importante plante en provenance de l'est et la création d'une certaine activité industrielle pour l'extraction de l'huile. Le commerce international peut aussi avoir provoqué l'urbanisation naissante dans les villes-marchés qui recevaient la visite des commerçants étrangers mais étaient principalement habitées par des Africains et la classe en développement des métis de la côte, qui étaient à la fois de plus en plus orientés vers l'étranger et dépendants du commerce extérieur dont ils étaient le contact local. La richesse apportée par ce commerce profite à cette classe et peut avoir amené une concentration de richesse et de puissance suffisante pour permettre à Rhapta de proclamer son autonomie. Mais elle ne cherchait en aucune manière à se dégager du commerce international dont dépendait sa prospérité. Dans la mesure où elle en était venue à dépendre du commerce international, son économie peut avoir été déformée et déséquilibrée par une importance trop grande donnée à l'exportation de quelques produits de luxe vers l'opulent Empire romain et rendue ainsi vulnérable à toute fluctuation du commerce international. Lorsque les Goths commencèrent à investir Rome (qui succomba en 410), ils tuaient également un système économique centré sur Rome avec des conséquences à lointaine portée pour toutes les régions qui en étaient venues à dépendre de ce système. La lointaine Rhapta peut, en conséquence, avoir dé péri. Aucune trace de cette « métropole » n'a encore été découverte sur la côte d'Afrique orientale.

Le réajustement des relations extérieures de l'Afrique orientale

La désintégration du système de commerce international eut probablement un effet catastrophique semblable sur un Etat qui était venu à en dépendre, Himyar au sud-ouest de l'Arabie. Le déclin de la demande de Rome pour l'encens qu'il produisait et pour d'autres produits de luxe pour lesquels il servait d'intermédiaire affecta sans aucun doute son équilibre, le laissant à la merci d'invasions venues d'Ethiopie et, plus tard, de Perse. Sur mer, il doit avoir perdu la plus grande part de sa position d'intermédiaire, en partie en faveur des Ethiopiens dont le port d'Adoulis apparut alors comme centre d'exportation de l'ivoire du Nil supérieur, non seulement vers la Méditerranée, mais vers l'est en direction de la Perse et même de l'Inde qui avait

55. M. POSNANSKY, 1966 (a), pp. 87. 90.

jusque-là suffi à ses propres besoins, ce qui marque un déplacement important des courants du commerce de l'ivoire⁵⁶.

Les Ethiopiens, cependant, ne semblent pas avoir pu supplanter entièrement les Arabes comme agents du commerce dans l'ouest de l'océan Indien. Plus à l'est, la Perse faisait son apparition en tant que puissance maritime. Les Sassanides commencèrent au III^e siècle de notre ère à encourager la navigation de leurs nationaux, à monopoliser le commerce avec l'Inde au VI^e siècle, et à étendre leur commerce jusqu'à la Chine au moins au VII^e siècle. Ils s'étendirent vers l'ouest pour prendre le contrôle de l'autre route du commerce par la mer Rouge, effectuant au début du VII^e siècle la conquête à la fois du sud-ouest de l'Arabie et de l'Égypte. Bien que l'Empire perse se soit écroulé sous l'assaut musulman vers 635, il existe beaucoup de témoignages de la prolongation pendant très longtemps de la domination du commerce de l'océan Indien par les navigateurs perses qui ont légué à l'ensemble du monde riverain de l'océan Indien un important vocabulaire nautique et commercial⁵⁷.

Cette domination de l'ouest de l'océan Indien par les Perses au VI^e et au VII^e siècle, particulièrement en considération du déclin des Arabes et de l'incapacité des Ethiopiens à prendre leur place, suggère fortement une influence commerciale dominante sur la côte d'Afrique orientale. Si la côte peut ne pas être tombée sous l'hégémonie perse comme on l'a un moment cru, il n'est pas improbable que la forte tradition d'une migration Shirazi (perse) vers la côte de l'Afrique orientale puisse avoir son origine dans cette période. Malheureusement, il existe un hiatus dans les sources documentaires entre les auteurs gréco-romains et les écrivains arabes à partir du IX^e siècle et aucun témoignage archéologique relatif à la période pré-islamique n'a été découvert sur la côte, à l'exception des quatre pièces de monnaie parthes et sassanides des trois premiers siècles de notre ère qui peuvent avoir été exhumées quelque part à Zanzibar. Il existe, cependant, des témoignages de contacts commerciaux entre la côte d'Afrique orientale et le golfe Persique au moins à partir du VII^e siècle, qui se situent déjà dans la période islamique mais peuvent s'être étendus également à la période pré-islamique. Nous trouvons déjà des références à quelques importations d'esclaves d'Afrique orientale (Zanj) et d'ailleurs, pour servir de soldats, de domestiques et de travailleurs agricoles pour la mise en valeur des régions marécageuses du sud de l'Irak. A la fin du siècle, ils se trouvaient apparemment en nombre suffisant pour se révolter pour la première fois, bien que la révolte la plus spectaculaire se soit produite environ deux siècles plus tard. Il existe également des indications d'esclaves zanj qui auraient été amenés en Chine dès le VII^e siècle⁵⁸.

56. G. W. VAN BECK, 1969, *op. cit.*, p. 46; R. PANKHURST, 1961, pp. 26-27; Cosmas, éd. Londres 1897; éd. Paris 1968; G.F. HOURANI, *op. cit.*, pp. 42-46.

57. H. HASAN, 1928; G.F. HOURANI, *op. cit.*, pp. 38-41, 44-65; PROCOPE DE CESARÉE, New York, 1954, 9-12 (Vol. I, 193-5). T.M. RICKS, 1970, pp. 342-3; une source chinoise du IX^e siècle mentionne les activités commerciales des Perses sur la côte de Somalie. J.L. DUYVENDAK, 1949.

58. T.M. RICKS, 1970, *op. cit.*, pp. 339, 343; S.A. RIZVI, 1967, pp. 200-201; G. MATHEW, 1963, *op. cit.*, pp. 101, 107-8. Pour les trouvailles numismatiques. voir p. 597-598 ci-dessus.

Les Perses et le golfe Persique peuvent aussi avoir commencé à jouer un rôle important d'intermédiaires entre l'Afrique orientale et l'Inde. La chute de l'Empire romain avait privé l'Afrique orientale de son principal marché pour l'ivoire à un moment où l'Inde se suffisait encore largement à elle-même. Déjà au début du VI^e siècle, cependant, la demande indienne d'ivoire pour la fabrication des parures de mariage semble avoir commencé à excéder les disponibilités locales. Cette demande était garantie par la destruction rituelle régulière de ces parures lors de la dissolution du mariage hindou à la mort de l'un des partenaires. Au X^e siècle, l'Inde et la Chine étaient les plus importants marchés pour l'ivoire d'Afrique orientale⁵⁹.

A la fin du VII^e siècle, par conséquent, des liens commerciaux solides avaient été rétablis entre la côte d'Afrique orientale et les rives septentrionales de l'océan Indien. La demande croissante d'ivoire en Inde avait au moins permis la création de liens commerciaux entre les deux régions de « forêt » et l'Afrique orientale recevait probablement en échange une variété d'articles manufacturés, dont des tissus et des perles. Ces échanges soutinrent les cités-Etats qui se fondaient de nouveau sur la côte. Cependant, dans une grande mesure durant cette période, la côte d'Afrique orientale enregistra seulement un changement de l'orientation de son commerce, dont le caractère resta le même : elle diversifia le marché de son ivoire mais ne libéra pas son économie de sa dépendance de l'échange de quelques matières premières contre des articles manufacturés de luxe. L'exportation d'esclaves, bien qu'elle ne fût pas à cette époque une saignée ininterrompue, réduisait les ressources humaines et peut avoir été un facteur d'importance critique dans certains milieux et à certaines époques avant même le XIX^e siècle. Le commerce, cependant, était sous le contrôle d'une classe de population côtière qui était elle-même un produit du commerce international et dépendait pour sa prospérité du maintien de celui-ci. Il était difficile d'attendre qu'elle prenne l'initiative de se dégager de ces relations de dépendance et de sous-développement.

59. COSMAS, p. 372; G. FREEMAN-GRENVILLE, 1962 (a), *op. cit.*, p. 25 al-Mas'ūdī. in G. FREEMAN-GRENVILLE 1962 (b), *op. cit.*, pp.15-16.